

L'épopée populaire, oeuvre littéraire et source historique?

L'exemple de la bataille de Maka

ABDOUL SOW

Assistant Histoire en collaboration avec Mme Aminata TALL

Professeur de Français CR-ENS

On a fait justice de la condamnation qui frappait naguère les traditions orales considérées comme indignes de créance car incapables de transmettre à la postérité ces normes et valeurs élaborées par les ancêtres.

Pour l'occident, l'écriture était seule en mesure de consigner et de véhiculer sous la forme d'archive la mémoire du peuple. Ce mépris de l'oralité entraînait bien sûr dans la stratégie globale du système colonial visant à dévaloriser tout ce que les Africains avaient hérité de leurs ancêtres et ce, par rapport aux catégories propres à l'Occident.

Les Africains ont été tôt conscients de la singularité d'une culture orale, aussi l'ont-ils construite en fonction de leur tempérament, en lui confiant la mission de conserver les expériences vécues et de les transmettre telles quelles aux générations futures. C'est pourquoi la littérature orale comporte des genres aussi variés que la littérature écrite, chacun d'eux véhiculant un type particulier de message.

Notre étude porte ici sur l'un des genres les plus fréquemment utilisés, le genre épopée.

L'épopée est à l'origine, le récit d'une aventure collective à l'intérieur de laquelle de grandes individualités se manifestent pour devenir les fils conducteurs de l'action. Nous en avons une belle illustration avec *la bataille de Maka**, avec tous les artifices littéraires relatifs à la beauté stylistique

* Ce travail est fondé sur un texte oral Wolof recueilli auprès d'un griot. Il a été transcrit avant d'être traduit en Français. Cette dernière partie du travail nous a posé d'énormes problèmes car il est extrêmement difficile de rendre fidèlement le texte Wolof. Certains idiomes ne trouvent pas leurs correspondances en Français. Ainsi par souci de fidélité au texte Wolof nous avons opté pour une traduction non recherchée.

notamment les grossissements théâtraux, les redondances, les rimes et surtout le rythme.

Avec la *bataille de Maka*, nous retrouvons les mêmes artifices littéraires qu'on rencontre généralement dans ce genre de littérature. En effet, on note une sorte de circularité, lorsqu'on sait qu'une certaine culture littéraire guide d'emblée le sentiment du texte et que la description est alors une tentative pour rendre compte de ce sentiment afin que l'audition soit plus riche et plus affinée.

Voilà pourquoi notre approche méthodologique se justifie à la fois dans un commentaire historique pour apporter un éclairage sur le contexte et la chronologie des faits relatés et dans un commentaire littéraire puisque dans une oeuvre tout relève d'une intentionnalité esthétique ou de signification.

A. Contexte géographique et historique

1) Un espace géographique réel

Cette épopée relate les événements de la bataille qui a eu lieu à Maka, capitale du Cayor sous la dynastie Geej. Elle était à la frontière des royaumes du Cayor et du Baol, à une vingtaine de km de Thilmakha dans l'actuel département de Tivaouane.

Maka avait supplanté Mboul comme capitale du Cayor sous le règne de Latsoukabé et de ses héritiers. C'était le lieu de réjouissances du règne. Si Latsoukabé l'avait choisi comme résidence, c'était peut-être pour une raison stratégique. La ville étalait ses deux quartiers de part et d'autre de la ligne marquant les limites des territoires du Cayor et du Baol. C'était donc la place la mieux indiquée pour gouverner les deux royaumes dont Latsoukabé portait les titres: Damel pour la Cayor et Teigne pour la Baol. En fondant une nouvelle capitale, Latsoukabé allait réussir un coup de force et bouleverser l'établissement. De ce fait, les groupes de pression n'eurent plus d'influence sur la Damel-Teigne qualifié souvent de tyran.

2) Une chronologie incertaine

L'histoire débute avec la mort du Damel Latsoukabé FALL (1697-1720) qui remonte au 09 juin 1720. On peut vérifier l'exactitude de cette date dans les correspondances de la Cie du Sénégal dont le Damel était client. En revanche

la datation précise des événements ultérieurs s'avère difficile. C'est l'obstacle auquel nous nous sommes heurtés quand il s'est agi de fixer dans le temps la bataille de Maka.

En effet, la tradition historique donne des repères plus ou moins précis à partir de la mort de Latsoukabé: Meissa Tend succéda à son père la même année. Mais le griot ne précise pas la durée de son règne et enchaîne son récit avec la reprise du pouvoir au Cayor par un autre fils de Latsoukabé nommé Mawo Mbaco Samb. Ce dernier contraignit la famille Geej à l'exil et à l'errance durant sept ans. La tentative de reconquête du trône perdu constitue l'aliment de ce récit historique.

Pour éclairer davantage notre démarche, nous avons essayé de comparer ces faits à ceux d'une autre version. Dans les deux cas, le griot situe de manière très précise une bataille de Maka à un an après l'intronisation de Meissa Tend, fils et successeur du Damel Latsoukabé – cela donne une date qu'on peut situer à 1721.

Mawo Mbaco Samb régna pendant sept ans. La reconquête du pouvoir par les Geej au terme de leur exil est l'objet de ce récit: La bataille de 1728 au cours de laquelle on mit fin à l'errance des Geej. En procédant à un recouplement avec des témoignages écrits et une autre tradition orale, on arrive à situer la bataille à 1748. Ceci est confirmé par Sabatier qui parle de siège sans succès à Maka à cette date. La liste chronologique des Damels du Cayor fait régner les deux protagonistes que sont Meissa Tend 1719 à 1757.

Ce qu'on peut retenir, c'est que la tradition historique a des procédés qui posent problème au niveau chronologique. Le griot a recours à la mémorisation et aux audits pour la rétention du texte. La chronologie n'est perceptible qu'à partir de certains repères difficilement maîtrisables et ne concordant pas le plus clair du temps avec ceux des documents écrits.

C'est ainsi que le message qu'il livre à son auditoire est une succession de faits et de personnages historiques dont l'identité est difficile à cerner même si parfois on y décèle des repères assez précis. Tel est le cas dans ce récit en ce qui concerne le règne de Latsoukabé dont la tradition historique donne une durée de 33 ans durée infirmée par les sources écrites. Latsoukabé n'est resté au trône que 22 ans (1697-1720). Ceci explique aussi la différence de vingt ans entre les dates retenues: 1728 pour la tradition historique et 1748 pour les documents écrits. Cette différence peut se comprendre avec le raccourci temporel utilisée souvent par la tradition orale. En réalité, la bataille de Maka a eu lieu après la mort du Damel Meissa Tend.

3) Des faits et personnages historiques base de l'épopée de Maka

L'histoire de la bataille de Maka entre dans le cadre de la lutte de succession au trône entre les sept familles utérines: Mouoy – Ouagagou – Sogno – Guelowar – Dorobé – Bèye – Geej.

Latsoukabé de la familia des Geej accéda au trône par un coup de force et unifia les deux royaumes du Cayor et du Baol. Avant sa mort il désigna deux de ses fils appartenant à la lignée utérine des Geej comme successeurs dans la perspective de perpétuer à la tête du pays l'autorité de sa propre famille utérine. La réaction des autres familles garmi prétendant au Damélat est symbolisée par le refus de Mawo Mbaco Samb de se soumettre à la décision paternelle. D'où le conflit avec son demi-frère Meissa Tend tenant du titre de Damel. Ainsi la bataille de Maka et son exil en Mauritanie ne sont le fruit d'aucune imagination où d'une quelconque invention. La bataille est fondée sur les événements historiques dont les acteurs sont des personnages ayant réellement vécu à cette époque. Meissa Tend et son adversaire Mawo Mbaco Samb ne sont ni des personnages mythiques, ni légendaires. Ils sont des humains même si certaines de leurs actions sont affectées d'un fort coefficient d'exagération par la tradition orale. Ainsi une analyse littéraire et critique devra permettre de mettre l'accent sur cet aspect marquant la différence avec l'histoire dont les faits relatés sont réels et constituent la source principale du récit épique de la bataille de Maka.

B) Commentaire littéraire

L'analyse traditionnelle retrace le contexte social, historique et littéraire. Mais le sens du texte bien que gardant son authenticité est loin d'être impartial. Dans l'épopée, le griot rapporteur grossit certains faits pour sacrifier peut-être d'autres plus importants et plus véridiques. Le griot appartient à une catégorie sociale. Il est lié à un groupe. Il est d'un lien d'où le non-objectivité. La littérature traditionnelle suppose la recherche de la forme belle de la parole.

Propp a vu que tout était découpé en unités de fonction lesquelles se regroupaient en macro-unités visant une même optique appelées les séquences. On parle de langue "savoureuse" des noirs ou de la "pensée imagée" des peuples africains. Le recours au concret pour dire l'abstrait est une constante des civilisations africaines. L'une des raisons majeurs de ce recours trouve sa justification pour les besoins de l'oralité dans l'utilisation de procédés mnemotechniques au nombre desquelles la figuration a une place de choix.

Mame Moussé Diagne dira avec justesse que “les civilisations africaines sont des civilisations de l’oralité, cette oralité débordant d’ailleurs le cadre purement verbal. Et le prix que doit payer la pensée pour sa conversation et sa transmission est le détour obligé par la figuration et la théâtralisation, autrement dit la mise en scène et la dramatisation de l’idée”.

Pour des considérations toujours pédagogiques et esthétiques à la fois, la mise en scène amplifie et magnifie en même temps les exploits des guerriers.

Tout au long du récit, on note une caricature des personnages par l’utilisation d’allégorie au fonctionnement des personnages typés, spécifiques. Ici comme au théâtre, se dégage une pédagogie participative. L’auditeur ou le lecteur est comme associé à la scène et est partie intégrante des acteurs.

Les symboles foisonnent dans le texte dans l’intimité de leur idée secrète et aident à la mise en place de supports d’une participation active de l’auditoire; le message passant de bouche à oreille par le truchement d’un contenu omni-acteur. C’est là une constante de la pédagogie africaine: instruction par étonnement (cf. merveilleux) fidèle à la maxime de Serres: “mesurer l’inaccessible consiste à le mimer dans l’accessible”.

La description d’un premier combat nous est présentée dès les premières pages avec l’intervention éclair de Youga Fall Yacine sur injonction de Massiré qui lui a lancé un défi. La réplique est marquée par rapidité des actions “se saisit” “abattit d’un coup”, “Le Peulh qui bascula”. La structure ternaire de ce verset soutenue par le passé simple de narration trouve toute sa saveur dans l’énumération logique des verbes d’action tels de saisir, abattre et basculer. Et le lecteur ou l’auditeur est comme témoin oculaire de la scène ou a connu l’impression qu’on accompagne du regard le Peulh dans sa chute.

La généalogie qu’il récite lui-même met à nu toute sa fierté tout son honneur d’avoir relevé de défi de Massiré. Le son du cor se fit l’écho de cette généalogie: “Ngoliri yi upp fi”, “Ngolori yi upp fi”. La répétition voulue ici avec redondance du son aigu décrit avec justesse la couverture parfaite de la détresse que symbolise ici l’appel du cor. Le refrain défi de Massiré Issa Dièye “Toi qui faisais le matamore lors des dîners de Mbill prouve-nous ce que tu vaux” est l’élément détonnateur ou le déclic de la bombe.

L’allusion à la naissance, donc à l’appartenance sociale fait progresser le récit par la multiplication des tableaux que constituent chacune des phrases de la bataille tout au long de leur odyssée. La position en volte-face de Youga Fall Yacine pour riposter contre l’attaque des Peulh est tout à fait significative et fidèle à l’adage ouloff “Budee jotee, dell thi Ngor” (“quand il n’y a d’autre alternative que la mort, il faut savoir mourir”).

Seul pour le moment contre tous les Peulh, il a su par une maîtrise de soi sans pareil relever une seconde fois le double défi lancé et par Massiré et par l'ensemble de ses poursuivants qui déchargèrent sur lui leurs mousquets créant ainsi un rideau de fumée rendant nulle la visibilité de l'ennemi. La bravoure de Youga Fall est magnifiée par l'utilisation de termes comme "les peulh déchargèrent leur arme", "d'un coup de fusil Youga tua 30 et en fit tomber 30". Le singulier qui s'oppose au pluriel a toute son importance pour insister sur le caractère merveilleux de l'exploit de Youga Fall. En effet, d'un seul coup de fusil au contraire de la multiplicité du côté adverse, Youga a lui seul et d'une seule décharge en éclopa 10 et toucha 10 – alors que le récit ne nous dit pas qu'il a été atteint une seule fois.

Ce souci d'équilibre rythmé transparait aussi bien dans le choix des informations qui nous sont données que dans la structure ternaire de versets qui répond moins à une arithmétique des syllabes qu'à un mouvement spontané considéré comme respiratoire. C'est cela toute la grâce du récit. Les images visuelles contribuent à un glissement.

Le procédé de théâtralisation est soutenu par les images visuelles qui associent l'auditeur à l'action. En effet, le héros Youga Fall Yacine Issa à la manière du griot, sur un ton laudateur, chante son courage, sa témérité, fidèle à sa naissance. Le geste est magnifié au plus haut degré par l'utilisation de la première personne "Moi Youga Fall Yacine Issa" et de l'opposition "le champion des champions" qui le qualifie hors combat et de l'adjectif "Vesperial" pour donner au combat de Mbull toute sa dimension.

Cette manière du griot – reprise ici – qui consiste à dire ce que le héros est d'abord et ce qu'il n'est pas ou ne peut pas être est typique à l'épopée traditionnelle. L'utilité de cette évocation (chanson de ses propres louanges) trouve son illustration dans les deux ripostes courageuses de Youga Fall. Désormais, il ne peut plus reculer et l'évocation des noms de ses grands parents tous morts sur le champ de bataille lui donne une raison ultime de ne pas faillir à la règle. Ni le nombre des adversaires "les Peulh semblaient pilluler à l'image des herbes qui poussent", ni leur détermination à récupérer leurs biens et leurs actions concertées ne purent l'arrêter – le symbolique des chiffres revient avec la réussite de trois contre-attaques de Youga Fall qui se sont soldées par 21 morts au total (3 x 7) et 40 blessés.

C'est alors seulement, comme par enchantement (avec l'autorisation des esprits) que Massiré se décide à prendre le relais. Ici, nous avons une rubrique quelque peu différente de la première.

Du point de vue tactique, Massiré est fin calculateur et fin psychologue. Si les Peulh malgré la témérité et l'adresse de Youga Fall n'ont pas baissé les bras,

il fallait bien trouver un moyen psychologique de les arrêter: la lance (qui les transperce) et le feu pour les griller – d'où sa réputation d'anthropophage.

Autres moyens psychologiques: les onomatopées "xamar Nall" reprises trois fois suivies des trois attaques successives de trois Peulh chaque fois qu'il transperce de sa lance et jette dans le brasier: "War-war-war" illustre le déplacement d'une fourmillière et "teel-teel", le bruit d'explosion des Peulh dans le feu.

Cette guerre active et psychologique à la fois a semblé des plus efficaces. Il en a pris conscience et menace d'être plus méchant si les Peulh ne se résignaient pas à abandonner la lutte. Changement d'acteur, changement d'actions, changement de philosophie. Voilà qui a stoppé l'action des Peulh et relève d'un parallélisme des personnages de la scène.

L'action est bouclée avec le retour au point de départ après l'intervention de Massiré. Se dessine alors une autre unité d'action: le retour à Mbill et les comptes rendus de leur odyssée. Chacun voulant faire prévaloir son intervention. La prise d'otages de deux Peulh déclencha un nouveau défi quand l'interrogatoire fit savoir la valeur de Youga Fall et l'efficacité sans conteste de Massiré qui les a fait reculer. Mécontentement donc autour du bol du dîner, une autre action va se nouer par l'intervention toujours de Youga. Le défi est cette fois muet et parlant à la fois: un os sur le plat des sept garmis.

Youga Fall Yacine Issa après l'épreuve des Peulh n'a pas désarmé de son voeu de tuer Mawo Mbaco Samb – responsable de son exil. La manière de servir le repas est toujours une invite significative. Le noeud on le doit, il le signale, à la mère de Youga Fall, responsable du service des repas et préoccupée du sort de son fils. C'est l'instigatrice des actions.

Cette intervention discrète mais non moins significative nous fait percevoir dans l'intrigue le rôle de la femme dans les décisions politiques.

Cette seconde bataille est une autre occasion pour Youga Fall de prouver qu'il est le plus brave parmi les braves. En effet, les maux de tête ne sont qu'un subterfuge lui permettant de se singulariser en attaquant seul quelques éléments ennemis pour prouver son courage physique dans cette aventure collective où la guerre est considérée comme un jeu.

L'intervention de la jeune fille à Kangaarlo est à rapprocher de celle de la vieille femme dans la première bataille. Toutes deux ont donné le secret de l'ennemi et contribué à sa liquidation physique. On serait tenté de comprendre alors les égards que les guerriers ont pour les femmes et leur disponibilité à les écouter. On parle de personnages auxiliaires parce qu'ils aident le héros. Cette jeune fille, après avoir été assurée de la nature humaine fut tôt gagnée par le besoin de concrétiser son estime pour le champion des champions. C'est ainsi

que non seulement elle lui montra les traces des sabots des chevaux des émissaires de Mawo mais encore comme initiée à une certaine science mystique, l'arrêta à trois reprises par un ordre donné sur un ton à la fois téméraire et incantatoire, pour lui offrir un mixture devant contribuer à la protection de son idole. La soumission presque spontanée de Youga Fall aux directives de cette jeune fille lui a valu le succès contre les éclaireurs de l'armée de Mawo Mbaco Samb.

Le merveilleux apparaît encore ici dans toute sa nudité. Le parallélisme des personnages concourt à cet effet. A un sexe réputé faible en la personne de la jeune fille qui vient d'atteindre la puberté (pour être autorisée à faire le linge au marigot) n'ayant par conséquent aucune expérience dans la vie sociale, on lui oppose un personnage de sexe fort en la personne du guerrier Youga Fall Yacine Issa qui prétend être le plus courageux des champions.

La soumission du "personnage fort" aux volontés du "personnage faible" relève de l'insolite qui crée le merveilleux et cautionne en même temps l'adhésion des deux personnages à une ethnique morale spécifique à cette société traditionnelle.

La jeune fille voit en Youga Fall Yacine Issa l'incarnation de l'idéal d'homme imbu des valeurs morales du milieu dans lequel elle a grandi (bravoure – courage...).

– Youga Fall devant la jeune fille, quelque fut son comportement retrouve son statut d'homme simple, sensible à la grâce féminine et prêt à satisfaire ses caprices. Cette antinomie constante chez les deux personnages est tout à l'honneur des éléments de composition d'une scène épique solidaire d'une certaine tradition.

La victoire éclatante et prompte (d'un coup de fusil) de Youga Fall sur la famille Ndoumbane semble conforter chaque fois le guerrier dans le respect des analyses de femme: trois directives, trois victoires d'un seul coup de fusil. Situation ne peut être plus merveilleuse. La redondance de la répétition est comme un rite: le chiffre 3 revient plusieurs fois et est comme sacralisé. Même le cri du maure en signe d'appréciation retentît trois fois. C'est par cette occasion d'ailleurs que le conteur nous met en contact avec le personnage du maure qui à l'instar du griot dans la société traditionnelle a un rôle tout particulier caractérisé par sa promptitude à donner les nouvelles: il incarne "l'Indiscrétion".

A preuve, Youga Fall déclare "si je savais qu'il y avait un maure dans le groupe je ne les aurais pas poursuivis" et s'en retourne à Kanguarloo y attendre ses pairs. Le maure est considéré comme un "éclaireur" ou espion ainsi que le traduit le wolof "yeurmi" qui signifie lorgner, espionner, surprendre une conversation.

On le voit à Maka sur ordre de Mawo, monter sur l'arbre et décrire ce qu'il voit avec beaucoup d'exagérations afin de permettre à Mawo d'identifier ses ennemis.

La description est belle et l'exagération des termes concourent à cette beauté:

“J'ai aperçu quelque chose d'étonnant:

Il y a un cavalier qui marche droit sur ta case

Le soleil qui est sur sa poitrine m'éblouit”

Mawo reconnut ainsi Thieyacine au port du talisman que le Maure assimile au soleil.

L'utilisation du refrain “j'ai aperçu quelque chose d'étonnant” qui précède toute description est un effet voulu pour créer une atmosphère de tension et d'attention afin de mesurer le danger à sa juste valeur, le maure étant considéré comme un poltron. Ainsi seront identifiés tout à tour Thieyacine, Youga Fall Yacine Issa aux gris-gris ressemblent à des éperviers, Massiré Issa à la pipe. Ici la fumée de la pipe est assimilée à des oiseaux qui volent. Enfin, les fantassins sont décrits comme un champ de mil non encore récolté.

C'est alors que Mawo comprit tout la message, remercia le maure et se décida à la contre-attaque. Les balles sifflèrent alors au point de réduire toute visibilité de l'ennemi. Thieyacine y trouve la mort ainsi que de nombreux chevaux. Quant à Massiré c'est l'énigme totale.

La sagesse conseillait de le chercher afin d'assurer leur sécutiré (Mawo ne voulait pas être pris de court). C'est une recherche fort symbolique avec l'association des instruments de musique dans leur diversité.

Il est intéressant de noter la présentation du récit de la bataille de Maka sous forme de triptyque où le volet central serait la riposte sans conteste de Mawo contre l'attaque de la famille des Geej, attaque qui constitue d'ailleurs les deux volets mobiles se rabattant sur le premier.

On est dès lors en présence d'une trilogie où le tableau central (contre-attaque de Mawo) se dévoile progressivement au fur et à mesure que les deux tableaux latéraux se jouent avec comme toile de fond:

- 1 – le combat de Youga Fall Yacine Issa et Massiré contre les Peulh,
- 2 – celui de Youga Fall contre les éclaireurs de Mawo

Cette technique de présentation nous a permis d'apprécier à sa juste valeur, la force d'organisation et cette société fortement hiérarchisée et respectueuse d'une certaine tradition.

L'interrogation du maure chargé de tirer la sonnette d'alarme parce qu'incapable par nature de se battre nous a permis à travers une description grossie mais fondée de la troupe ennemie, de partager la prise de conscience de Mawo, de la nécessité d'une riposte urgente et sans pitié pour la défense de son honneur.

Tieyacine y trouva la mort mais on est resté sans nouvelles d'un des plus vaillants guerriers Massiré. Suit alors une autre étape d'où l'évocation des instruments de musique est colorée d'une note locale assez représentative pour la recherche d'un homme réputé des plus méchants parmi les guerriers. Cette note locale, par la voie des instruments de guerre dans leur diversité et leur signification est rehaussée par l'utilisation du rythme ternaire, d'onomatopées imitant le bruit du tam-tam, le rythme binaire dans l'énumération des exploits concours à la manière laudative du griot, à la création d'une personnalité africaine de cette poésie dans laquelle l'image de l'athlète est privilégiée et chantée parce que symbole de force et de courage. L'évocation des noms "Ponkaal mban" et "Ndaagom titt" en dit beaucoup.

Le choix de souvenirs aussi pointus n'a pas tardé à faire son effet (les griots sont fins psychologues) car Massiré touché jusqu'au plus profond de sa corde sensible, se leva brusquement dans un mouvement rapide comme l'éclair se saisit de sa lime et de sa lance qu'il se mit à aiguiser. La rapidité des actions en parfaite harmonie avec l'onomatopée "Xamar nall" déjà évoquée lors de son intervention face aux Peulh dénote une constance dans son comportement de tous les jours: le souci permanent de convoiter le combat singulier pour faire ses preuves et enrichir la liste de ses exploits. Suit encore tout un rituel après l'installation majestueuse sur son cheval "Ndiengg bi niim matt", les différents tam-tam résonnèrent.

Tableau ne peut être plus pittoresque. A la musique de guerre variée dans une symphonie à la fois mélancolique et porteuse d'espoir s'ajoute le spectacle des femmes toujours présentes pour rendre hommage aux guerriers en réajustant leur toilette à des fins avoués ou non. Massiré trop confiant reçut avec mépris à la limite cette forme de solidarité et fit son entrée à Maka avec beaucoup de bruit (les sabots de cheval).

L'appréciation de sa valeur se mesure aux dispositions notoires entre les combattants. Massiré est seul contre 300 fusils répartis entre les familles esclaves de la couronne de Thioro, Digne et Thiolane.

Encore une fois ni le nombre, ni la détermination des adversaires ne l'effraient. Constant dans la démarche et la conduite, avec une sérénité sans égale et un stoïcisme doublé de force mystique, Massiré ramassa au hasard quelques balles, les frotta entre les mains pour en brûler une case comme par enchantement. C'est là le point de départ peut-être, le clou de cette bataille.

De cette case qui brûle, Massiré retira une gerbe qui va lui servir à mettre le feu sur les cases du village. Le terme "mettre le feu" traduit en wolof "dutt" a une connotation sadique parce que l'action est mêlée à un sentiment de satisfaction intérieure et une préméditation murie.

Le terreur ne s'est pas arrêtée à la mise en feu du village entier; son tour de main consiste en l'inspection de sa troupe dont il assure de sa monture par l'élimination systématique de l'ennemi qu'il transperce de sa lance pour récupérer ensuite le cheval.

Cette méthode odieuse qui avait fait ses preuves avec les Peulhs a eu son effet une fois encore car l'indomptable Mawo interloqué de cette scène, s'échappa de sa capitale et prit la direction de sa maison maternelle.

Ce retour aux sources maternelles, significative du reste dans la tradition (la royauté se traduit par la lignée utérine) ouvre une étape décisive dans la vie des uns et des autres. En effet, la boucle est bouclée par cette conquête-retour. C'est encore une constante de l'épopée.

La fin du récit est marquée d'un ton pathétique et brutal à l'image de la brutalité des actions de Massiré. Mawo n'a pas su résister à la cruauté sans faille de Massiré. On assiste comme à une apocalypse. Mawo a comme perdu ses capacités de réfléchir et ses vertus d'honneur qui voulaient qu'il mourût sur le champ de bataille. Un transfert inopiné s'est opéré en lui et à la place du guerrier, on voit l'homme tout court, doué de sensibilité et de peur qui recule devant une bête féroce prête à tout faire.

Voilà le verdict de cette bataille évoquée avec une musique particulière de guerre dans sa diversité la plus totale et appuyée d'une rythmique africaine à la manière laudative du griot.

C. Commentaire historique

1) Etude critique

L'exagération relevée par l'analyse littéraire montre toute son importance dans le récit épique de la bataille de Maka. Pour évaluer le troupeau de boeufs, nos deux héros, Massiré et Youga Fall le traversèrent à cheval d'un bout à l'autre de midi au crépuscule. Ceci pose le problème de la perception du temps dans la tradition orale. Il est considéré comme secondaire dans l'appréhension des événements. Ce qui est fondamental, ce sont les leçons, les messages véhiculés par le texte.

Lors des différentes batailles relatées, ces deux guerriers avec un seul coup de fusil abattirent trente poursuivants. Chose impossible en raison de la faible

portée balistique des fusils à silex. De plus ce mousquet était souvent plus dangereux pour l'utilisateur que pour la cible; les explosions étant fréquentes. Mais le but inavoué du narrateur est de montrer la dextérité du *ceddo** pour mieux le valoriser aux yeux de la société. Telle démarche s'explique par un souci pédagogique.

Selon le griot, ces fusils ont été introduits pour la première fois au Sénégal par le Damel Latsoucabé. Ce qui est certain c'est qu'il a doté son armée de ces armes à feu. La demande d'instructeurs au maniement des fusils faite auprès de Brue Directeur de la Compagnie du Sénégal prouve sa volonté de généraliser leur usage. A ces armes à feu s'ajoutent des sabres, des arcs et des flèches et deux pièces d'artillerie. Les deux cents fusils dont disposait son armée lui conféraient une nette suprématie sur ses voisins. La description par le griot de l'escorte du Damel, composée de cent soldats armés de fusils à sa droite et cent autres à sa gauche prêts à tirer corrobore ces témoignages d'Européens contemporains.

Le merveilleux apparaît aussi dans tous les combats livrés par Youga Fall et Massiré. Aucune des balles tirées par les Peulh ou les cavaliers de Mawo ne les a atteint. Mais Massiré devant les tirs nourris des trois cents cavaliers de Maka saisit quelques projectiles, les frota entre ses mains pour faire du feu et incendier la ville. Par ce procédé merveilleux, voire magique, son adversaire fut contraint à la fuite. Ici le griot met en exergue l'invulnérabilité des *tiédos* aux armes à feu grâce à leurs gris-gris protecteurs.

Dans certains récits on explique de manière détaillée et pittoresque tout un cérémonial pour contrer ce pouvoir surnaturel du guerrier. Par exemple, dans l'épopée de Lat-Dior, la balle qui l'a tué avait été préparée par ses ennemis cayoriens. La leçon à tirer c'est l'effet recherché dans la valorisation du *garmi* afin d'expliquer ses privilèges et sa place dans la société wolof. Mais s'il est difficile de donner une explication rationnelle, les gens y croyaient et continuent d'y croire aujourd'hui dans nos villages. Si le griot parle d'habits de circoncis, Labat nous les décrit comme des dalmétiques couvertes de caractères arabes qui les rendent terribles à leurs ennemis et les préserve de toutes sortes de blessures. Ailleurs, il nous dit que les autres parties du corps non enveloppées par cet habit sont ornées de gris-gris et le guerrier qui "en a davantage doit être le plus brave parce qu'il a le moindre danger à essuier". L'importance accordée à l'invulnérabilité de tous les *garmis* donne l'occasion d'une description poétique et détaillée des guerriers *tiédos* avant la mêlée finale à Maka. Le

* Lire *tiédo*.

but visé est la mise en valeur des qualités des personnages et par ricochet de leur vainqueur, héros de cette épopée.

Les symboles dégagés par l'analyse littéraire montre leur importance et leur caractère sacralisé. Leur fonction première symbolique est représentée par Meissa et son griot qui prennent respectivement la forme d'un serpent et d'un oiseau. Deux informations nous sont livrées ici par le narrateur:

- information sur la nature même du pouvoir du roi. C'est un pouvoir surnaturel. La réponse donnée par la vieille femme à Mawo dans la case en est une autre preuve. Elle lui reprochait de n'être pas initié en sciences occultes.
- le combat entre un animal symbolisant l'autochtone et un étranger est omniprésent dans les récits épiques de la région. En milieu paysan c'est un serpent et chez les pêcheurs un caïman. Si l'animal tue l'étranger, on parle d'envahisseurs refoulés. Si l'étranger sort vainqueur du combat, on lui donne en mariage une fille du pays et il prend le titre de roi.

Dans ce texte, Meissa Tend Damel du Cayor est symbolisé par le serpent et Mawo exilé en Mauritanie par l'étranger. Cette image est d'autant plus réelle que seule la famille Geej* (Meissa Tend en est membre) est d'origine autochtone. Les Dorobées auxquels appartient Mawo, les Mouyoye, les Ouagadou, les Sogno, les Guelawar, les Beye étaient d'origine étrangère: mandingue, peulh, sérère etc...

Le victoire de l'étranger sur l'animal totem marque souvent le début du déclin du royaume. En tout cas la victoire sur cet animal est une condition pour légitimer l'autorité du nouveau chef.

On retrouve regroupés dans une même scène plusieurs symboles. C'est le cas du plat de son (à la place du couscous) garni d'un os et de la tête d'un des boeufs ramenés par Youga Fall et Massiré lors de leur première odyssee contre les Peulh. Message explicite pour un initié car les parties telles la tête et les entrailles sont réservées aux griots ou aux autres basses couches de la société wolof. Les beaux quartiers de l'animal revenaient aux garmis.

Devant leur grogne, la mère fit savoir à ses fils que contraints à l'exil, ils ne devaient prétendre à aucun privilège. C'était un défi à relever car privilèges et rang social vont de paire. L'os symbolise Mawo, fils unique de sa mère appartenant à la famille Dorobé et responsable de tous les malheurs des Geej. La vieille femme voulait faire comprendre à ses enfants que l'unique Mawo

* Lire tiedo.

Mbaco Samb avait plus de poids que ses sept demi-frères soutenus par leurs familles et alliés. Message bien compris par l'un d'entre eux qui le déchiffra aux autres. A l'aube ce fut la bataille de Maka pour retrouver la dignité de la famille Geej. Le même message codé a été utilisé dans l'épopée bambara. Le chef Peulh après avoir tué un boeuf et consommé les parties dignes de son rang de Ardo (chef), envoya la tête et les abats au chef bambara Da Monzo le traitant ainsi de vil mangeur de ces parties envoyées. Une manière de lui contester le titre de roi et son rang social. Insulte suprême qui provoqua la guerre entre Peulh et bambara.

2) L'épopée: vecteur des constantes sociales

Une étude sociologique permet de montrer que les récits épiques constituent une source intarissable pour la reconstitution de l'histoire africaine. A travers l'épopée on peut saisir les différentes valeurs de la société concernée en la replaçant dans son contexte historique. Ainsi dans l'épopée de la bataille de Maka, le griot nous livre des informations très intéressantes sur:

a) La conception du pouvoir royal

Le roi du Cayor et du Baol était un Damel-Teigne de droit divin. Il était choisi par les grands électeurs parmi les prétendants appartenant aux sept familles utérines. A l'issue du choix, il devait subir la cérémonie d'intronisation à Mboul capitale du Cayor. Alors le Damel était considéré comme un être sacré.

Ceci explique qu'on lui attribuait des pouvoirs surnaturels comme la capacité de se transformer en serpent et d'assurer l'abondance des récoltes etc... Mais le Damelat connut une évolution commencée sous Latsoucabé et accentuée par ses héritiers. La tradition et les documents concordent sur la manière dont Latsoucabé a pris le pouvoir: un coup de force et un début de règne sans cérémonie d'intronisation. Aussi Latsoucabé a largement contribué à désacraliser le pouvoir du Damel. Le peuple découvre que el trône est accessible à tout le monde. Désormais on accède au Damelat non plus par un sacre mais plutôt par la force. La polygamie aidant les intrigues entre les nombreux fils se multiplièrent.

En désignant ses deux fils comme successeurs, choix contesté par Mawo qui usurpa le pouvoir, le Damel remettait en cause les fondements de la fonction de roi du Cayor. Le pouvoir héréditaire se transmet de père en fils alors que dans la société cayorienne l'héritage se faisait par l'intermédiaire des

neveux. Mieux, les grands électeurs pouvaient choisir n'importe lequel des prétendants. La preuve Latsoucabé a pris le pouvoir des mains du Damel Detyalaw "élu pour sa sagesse et sa bonté". Le choix de Latsoucabé laisse apparaître sa volonté de perpétuer l'élection d'un Damel issu de la famille utérine Geej. Il n'est pas exclu qu'en désignant Meissa Tend Damel du Cayor et son frère Teigne du Baol, Latsoucabé a voulu éviter aux différentes branches de la famille Geej des querelles intestines qui les rendraient faibles devant les six autres grandes familles.

De l'indépendance du Cayor (1549?) à l'arrivée au pouvoir du premier Geej en la personne de Latsoucabé (1697), se sont succédés quatorze rois totalisant 158 ans de règne. Seules les six autres familles donnèrent des Damels au Cayor. Latsoucabé semble avoir atteint ses objectifs car sur les dix-huit rois qui régnèrent après lui (1720) jusqu'à la conquête coloniale en 1886, treize étaient Geej; les cinq rois appartenant aux autres grandes familles ne restèrent au pouvoir que 14 ans contre 175 pour la famille Geej.

Si Latsoucabé a pu remettre le pouvoir à ses enfants, il n'en fut pas de même pour tous ses successeurs. Une analyse de la liste des Damels laisse apparaître plusieurs modes de transmission du pouvoir en des périodes différentes.

Avant Latsoucabé Fall, 14^{ème} Damel, seuls trois fils succédèrent à leur père contre quatre frères et un neveu.

A sa mort, le Damelat revint à ses enfants qui se querellèrent sur le choix de l'héritier principal. N'empêche que deux de ses enfants régnèrent jusqu'en 1757. A partir de cette date, la tendance dominante fut le règne des neveux: onze d'entre-eux accédèrent au trône à la mort de leur oncle sur une liste de dix huit Damels. Tous les autres prirent le pouvoir soit par la force grâce aux esclaves de la couronne, soit par la nomination par des cadis grâce à leur qualité exemplaire soit en fin par le soutien de la France ou de la Grande Bretagne dont ils étaient les alliés politiques et économiques. Une dernière caractéristique du pouvoir du Damel dont le griot fait cas: les comportements asociaux. C'est ainsi que le récit nous présente un Latsoucabé différent des autres, épousant dix femmes* réparties en couple de soeurs de même père et même mère. A chaque interpellation des griots ou des notables du Cayor et du Baol sur son comportement rejeté par la société, il leur répondit qu'il était au-dessus des lois et que ses femmes en cas de conflit n'ont de compte à rendre à personne d'autre que lui. On le suivit dans ses caprices.

* En réalité il avait douze épouses. Mais la tradition a tu deux d'entre elles qui étaient de la caste des forgerons.

b) L'importance de la famille utérine

Le rôle de la famille maternelle était déterminant dans tous les actes quotidiens d'un de ses membres. Mécontent de la désignation de ses frères consanguins, écarté de ce fait du pouvoir Mawo quitta Maka, avec tous ses parents maternels dont certains étaient de proches collaborateurs de son père et non des moindres Jaraaf bounte keur, lamane tabi, botoloum ndiob lamane Diamantil, Badie Gateigne pour ne citer que ceux-là.

Replié à Ndiob, village de sa mère, il attendit l'autorisation et le soutien de son matrilignage qui doit assistance et protection à tous ses membres en cas de difficulté. Une fois le trône reconquis, il exila à son tour toute la famille rivale des Geej.

Autre exemple mettant en valeur l'importance de la famille c'est le dénouement de la bataille. Quand Massiré brûla le village de Maka et contraignit Mawo à la fuite, ce dernier prit en otage un neveu de son adversaire. Mawo en fit son bouclier empêchant son poursuivant de l'atteindre avec sa lance au risque de tuer son neveu. Ici le griot anime un trilogue superbe entre le poursuivant suppliant son neveu de se laisser tomber moyennant le pouvoir, le fugitif suppliant à son tour l'otage de lui servir de bouclier car convaincu que l'oncle ne prendra jamais le risque de chercher à l'attendre, enfin de neveu ou l'otage répondant à l'un et à l'autre. Finalement le neveu avec le fusil de Mawo mit fin à la course-poursuite en tirant sur les harnais du cheval de son oncle. Ainsi Mawo ne dut son salut qu'aux liens familiaux ou meen qui empêchèrent Massiré de mettre en péril la vie d'un des membres de sa famille utérine.

c) Traits caractéristiques des Ceddo

La description des ceddos et de leur action par le griot nous apporte des éléments d'appréciation. Les deux personnages symboliques sont Youga Fall Yacine Issa, vantard et chantant lui-même ses louanges après chaque exploit; Massiré moins bavard, très efficace dont les exploits sont relatés par les griots. Malgré leur opposition caractérielle, ils présentent des traits communs: leurs accoutrements laissent apparaître leur virilité; le courage lors des combats; leur orgueil et leur fierté les poussent souvent à brûler un village qui les a mal accueillis ou qui ne respecta pas leur rang de garmi.

La mort est le compagnon onniprésent du tiédo. Le déshonneur son ennemi. Seul ce mépris de la mort peut expliquer la signification des batailles. Le tiédo les considère comme un sport qui n'est pas forcément collectif. Il peut

prendre l'aspect d'un sport individuel pour se mettre en exergue par ses pairs. C'est la raison pour laquelle Massiré regarda Youga Fall affronter seul leurs poursuivants Peulh avant d'entrer en lice seul aussi comme s'il s'agissait d'une partie de sport ou de plaisir auquel les joueurs prennent part à tour de rôle.

Comme dans toute activité sportive, il existait dans ces batailles des règles à respecter. Massiré interdit à Youga Fall de tuer le berger Peulh par surprise. Il lui proposa d'attendre au petit matin l'arrivée des propriétaires du troupeau avant de se l'approprier par la force. Agir autrement ne serait qu'un vulgaire vol indigne des tiédos garmis qu'ils étaient.

Le tiédo repugnait attaquer un adversaire par surprise. Il devait l'avertir toujours par l'intermédiaire d'un message, souvent le griot ou le maure connu pour son rôle de vecteurs d'informations. D'ailleurs il est présenté comme un peureux qui criait (saarxolé) devant le danger ou la mort comme une femme. Avant toute bataille entre tiédos ou entre colonisateurs et guerriers tiédos, la tradition historique Sénégalaise fait intervenir ces messages: les exemples ne manquent pas: Diéry en envoya dans le bureau du commandant Chautemps l'informant de son arrivée; Chautemps fut tué au cours d'une altercation; Lat-Dior informa le roi du Niani de son intention. Ce dernier lui envoya comme réponse une écuelle pleine de poudre et de balles symbolisant son refus et sa volonté de s'opposer par la force si besoin aux desseins de Lat-Dior. D'où l'hymne chanté aujourd'hui par les griots et repris par les autorités sénégalaises "Niani Mbagnena" ou l'hymne de la jeunesse. Avant d'envahir Maka, Massiré dépêcha le maure afin d'avertir Mawo, Damel du Cayor de leur arrivée imminente. Tout cela dans le souci de sauvegarder leur image de marque qu'auront à relater les griots pour leurs descendants et la postérité.

Une autre caractéristique du ceddo, la place qu'occupe le cheval dans sa vie. Le cheval a toujours un nom symbolique. Le cheval de Mawo s'appelle Diegui Geej ou franchir l'océan; celui de Massiré Ndiengg bi Niim ou entraves fermées avec des pinces.

Un tel cheval dans un champ de bataille ne recule et ne prend jamais la fuite. Son cavalier est condamné à vaincre ou mourir. La description des différents garmi Geej par le maure a permis à Mawo grâce aux détails donnés sur son cheval d'identifier Youga Fall Yacine.

Le cheval est plus qu'une simple monture. C'est l'animal-totem à qui on voue autant de respect et de considération qu'à un être humain. On lui fait des gris-gris pour le protéger de tout: mauvaises langues, mauvais oeil, les balles des ennemis car le tiédo combat à cheval etc... On chante ses louanges à côté de ceux de son maître. Dans les récits on lui accorde certaines qualités humaines telle l'intelligence.

Contrairement à l'image caricaturale du tiédo, vision des marabouts et reprise par les autorités coloniales: "homme sans foi, sans loi" un impie sans probité, grand buveur de vin, le griot nous fait découvrir l'existence d'une éthique ceddo et son fonctionnement.

d) Place du marabout ou Serigne dans la société

Le récit commence par la réalisation de la prédiction du marabout omniprésent du reste dans la tradition historique. Ces marabouts Peulh comme c'est le cas dans cette épopée, Maures ou Mandingues étaient très influents dans ces sociétés non musulmanes de la Sénégambie. Leur influence s'exerçait à plusieurs niveaux de la vie quotidienne de ces populations non islamisées ou pratiquant un islam assez lache.

La première fonction du marabout dont fait état le griot-narrateur est celle de prédicateur. L'exemple de Latsoucabé qui se prépare à la mort prochaine parce que son Peulh lui avait prédit trente trois ans de règne en est une illustration. En plus il l'accepte comme une fatalité inscrite sur le registre de son destin. Convaincu de sa mort imminente par des maux de tête brusque, Latsoucabé revint à Maka, régla sa succession et meurt comme prédit par le marabout Peulh.

Tieyacine Yacine commandant en chef des armées, est victime aussi de la prédiction de son marabout pour que le dernier repas de sa vie serait un plat de couscous. Ainsi, avant la mêlée finale à Maka Tieyacine Yacine avait la ferme conviction de mourir le lendemain.

Dans les deux cas la prophétie se réalisa comme par enchantement. Ici apparaît une autre caractéristique du récit épique: les héros différents des autres ne peuvent disparaître comme le commun des mortels. On cherche une justification à leur disparition ou leur mort par des procédés souvent mystiques. Pas de disparition mystérieuse et encore moins de mort extraordinaire. Point de tout cela. Tous nos héros sont morts d'une mort ordinaire. Ils ont accepté la volonté divine ou Mekhtoub dont le marabout s'est fait le porte-parole comme une étape normale dans le cursus d'une vie. On a l'impression que les vies de Youga Fall et Latsoucabé étaient programmées par le marabout: accession au pouvoir, durée du règne, date de leur mort.

Une autre attribution des marabouts signalée par le récit est celle de faiseur de gris-gris vendus à des prix très élevés. D'où leur rôle protecteur. L'utilité de ces amulettes a été décrite dans un autre chapitre portant sur l'invulnérabilité du tiédo. Quoiqu'on en pense, le constat est qu'il existe des charlatans qui ven-

dent des gris-gris sans efficacité et des marabouts rompus en la matière dont les "Touls" (amulettes protégeant contre les armes blanches et à feu) étaient recherchées ou autres contre les sorciers, maladies ou phénomènes métaphysiques. Les marabouts jouissaient de considération auprès des Damels et de la population et étaient à ce titre des privilégiés. Ils étaient selon Labat les seuls dignitaires dispensés de se prosterner, de se dévêtir ou de déchausser en présence du Damel. Les musulmans ne se prosternent que devant Allah le Dieu Tout Puissant.

Ces différents rôles leur conféraient une influence politique. Leur intrusion sur la scène politique allait perturber le fonctionnement normal et/ou traditionnel des structures politiques. En effet, les Damels avaient concentré entre leurs mains les pouvoirs politiques en leur qualité de roi et religieux en tant que magicien ou doué de pouvoir surnaturel. Pour accéder au trône ils avaient recours à des procédés magiques et jouissaient de la protection des esprits de leur famille. Mais avec leur rôle grandissant, les marabouts détournèrent le pouvoir religieux à leur profit. Devenus les nouveaux protecteurs des Damels, ils contribuèrent à désacraliser le pouvoir du Damel, ils constituèrent un véritable groupe de pression, un contrepoids politique et participèrent à l'élection du Damel.

Cette influence politique s'accroît avec leur fonction de marabout-secrétaire du roi, chargé de la correspondance surtout avec la compagnie du Sénégal à l'époque de Latsoucabé et de ses héritiers. D'ailleurs, André Brue dans une de ces correspondances parle d'une emprise maraboutique sur le Damel.

Les Damels étaient-ils conscients de cette influence des marabouts ou Serigne? La réponse semble évidente car chaque fois que l'occasion se présentait ils se débarrassèrent des marabouts ou limitèrent leur pouvoir. Cela n'empêche pas aussi ces derniers de chercher à prendre le pouvoir ou d'organiser des révoltes.

Dans le récit, deux exemples illustrent bien l'influence limitée des marabouts. Par exemple chaque fois qu'ils rappelaient au Damel l'interdit religieux limitant le nombre des épouses à quatre, Latsoucabé leur retroquait que ceci "ne regardait que les marabouts et le peuple". Aussi en prit-il autant qu'il en avait envie. Cette réponse nous révèle une nouvelle dimension de la société cayorienne sous Latsoucabé: l'islam faisait des progrès car l'interdit touchait le peuple dont une partie devait certainement être islamisée. Mais aussi on assiste à un début d'islamisation de l'aristocratie du Cayor. Ensuite, les marabouts n'ont pas réussi à dissuader le Damel à mettre fin au trafic des esclaves avec la Cie du Sénégal dont il était le principal pourvoyeur de marchandises humaines mais aussi un grand client. Peut-être que l'influence politique et religieuse des

Serignes n'étaient pas assez forte pour contrebalancer les avantages que le Damel tirait de ses transactions avec la Compagnie.

En dépit de tout cela, les rois firent toujours appel aux marabouts pour trouver des solutions à leurs problèmes. Le marabout-consultant apparaît dans toute sa dimension dès les premières lignes du récit. C'est lui qui apporta la solution au problème du Damel, en lui indiquant l'endroit idéal pour fonder sa capitale sans mécontenter les uns et les autres.

Ceci est une constante que l'on rencontre dans les autres récits épiques de la Sénégalie jusque dans les sociétés non encore marquées par la religion musulmane et profondément animiste (cf. l'épopée bambara).

Signalons au passage que c'est à dessein que le rôle de la femme (en particulier la linguère) dans la société, ou la structure de l'armée n'ont pas été étudiés dans ce commentaire historique. Une place de choix leur a été réservée dans le commentaire littéraire.

CONCLUSION*

Les épopées d'une région déterminée de l'Afrique présentent des similitudes. Ainsi dans la zone sahélienne on peut relever plusieurs traits communs.

Ce sont des textes stéréotypés dans le souci de rendre fidèlement le message transmis par les arrières grands-parents. Ici les canevas est le même, seuls les personnages changent. C'est ainsi qu'on note :

- la présence du serpent, ou du caïman,
- le rôle déterminant de la femme (l'égerie) dans les grandes décisions politiques,
- la place du cheval, animal-totem,
- l'existence de valeurs (dignité, honneur, fidélité, bravoure...)

On peut alors parler de caractéristiques universelles des épopées d'une même aire culturelle. L'exemple de l'épopée de la bataille de Maka nous permet de montrer certaines limites de l'épopée populaire en tant que source historique. Le texte oral du griot n'est qu'une justification de la prise du pouvoir par une famille. Il ne met en valeur que des faits liés à l'exploit des tiédos-garmis. Ceci nous a amené à poser le caractère populaire (qui concerne le peuple) ou démocratique de l'épopée. En effet tous les personnages cités par le narrateur appartiennent à

* Nous remercions le professeur Mbaye Guèye du département d'Histoire – UCAD pour sa contribution à la réussite de ce travail.

la classe des garmi ou des princes: Latsoucabé Meissa Tend, Mawo Mbaco Samb, Massiré Youga Fall, Ceyasin et la Linguère Yacine Issa.

Le peuple quant à lui est, soit volontairement exclu, soit on en parle en des termes méprisants. Celui de baadolo désigne le peuple. L'interdit fait par Mawo Mbaco Samb au simple citoyen ou soldat de tirer sur les garmis est un privilège social qu'il s'est réservé. Cette attitude corrobore son mépris vis-à-vis du maure et du griot contrairement au respect qu'il voue au cheval de ce dernier.

REFERENCES

- BECKER ET MARTIN: *Histoire Sociale – Economique – Politique et Religieuse du Kayor et du Baol – 1698 – 1809* Kaolack – Janvier 1976.
- BOILAT (A. D): *Esquisses Sénégalaises – Khartala* - 1984.
- BOULEGUE (J): *Lat Sukaabe Fal ou l'opiniâtreté d'un roi contre les échanges inégaux au Sénégal*. Les Africains – Editions J.A. – TIX – P. 171-196.
- BRIGAUD (F): *Histoire du Sénégal des origines aux traités de Protecteur*. Edition Clair Afrique Dakar.
- DIAGNE (M): *Civilisation de l'oralité de dramatisation de l'idée*. Annales Faculté des Lettres et Sciences Humaines Dakar. N° 11 – 1981 – P. 87-31.
- DIAGNE (P): *Pouvoir politique traditionnel en Afrique Occidentale. Essai sur les institutions politiques précoloniales*. Paris – Présence Africaine – 1967.
- DIENG (B): *L'épopée du Kajoor – vers une théorie littéraire du récit épique* – thèse 3ème cycle Université Dakar – 1877 – 1978.
- DIOP (A.B.): *La société wolof. Tradition et changement. Les systèmes d'inégalité et de domination*. Paris. Ed. Karthala. 1981.
- KANE (O): "Samba Guelajegi". *BIFAN TXXXII* – série B. N° 4-1970.
- KESTELOOT (L): *Da Monzo de Ségou. Epopée bambara* T1 et 2.
- LABAT (J.B.): *Nouvelle relation de l'Afrique Occidentale IIV* Paris MDCCXXVIII.
- Le Moniteur du Sénégal 1884: *Histoire des Damels*.
- MONTEIL (V): "Esquisses Sénégalaises (Walo – Kajor – Djolof – Mourides – un visionnaire) – Initiations et Etudes Africaines". N° XXI – IFAN – Dakar – 1966.
- ROUSSEAU: "Bulletin d'Etudes Historiques Scientifiques de l'Afrique Occidentale. Etude sur le Cayor". *Cahier de Yoro DYAO*. TXVI. N° 2 – Avril – Juillet 1933.
- SAMB (A. M.): *Cadior DEMB. Essai sur l'histoire du Cayor*. NEA – Dakar – 1981.
- SY (A.A.): *La geste tiédo*. Doctorat 3ème cycle. Université Dakar – 1979 – 1980.

RESUMEN***La epopeya popular, ¿obra literaria y fuente histórica? El ejemplo de la batalla de Maka***

Transcripción de un texto oral, en wolof, de un "griot" senegalés, el artículo hace un comentario histórico y literario de una epopeya, *la batalla de Maka*, sucedida en la primera mitad del siglo XVIII, en una sociedad tradicional animista de Senegal, apenas marcada por la islamización. El objetivo es demostrar que la oralidad, heredada de los antepasados, es un archivo de la memoria popular en Africa y una literatura que transmite un tipo específico de mensaje. El autor se empeña en demostrar la limitación de la epopeya popular como fuente de historia, por su dominación por el "griot" cuyo empeño consiste en justificar la toma del poder por una familia, y por su exclusión o descuido de la historia popular, quitando a la epopeya el carácter democrático.

Historia de una lucha de sucesión en el trono entre siete familias emparentadas, la batalla de Maka está relatada por el "griot" con subjetividad e imparcialidad en función de la categoría social a la que pertenece, dando preferencia a la forma bella de la palabra, característica de la literatura tradicional africana, cuyo valor pedagógico es la participación activa del auditorio en la teatralización de los acontecimientos. En toda la narración, que suministra informaciones importantes para la reconstrucción de la historia africana de la región, se enfatizan dos hechos, presentes en las sociedades del Sahel: el poder divino y sobrenatural del rey y el animal totem (el caimán, la serpiente, el pájaro o el caballo), como fuente de legitimación de la autoridad. Se señala una fuerte presencia de morabitos musulmanes en aquellas sociedades, como predicadores y protectores contra los fetiches, cuya intrusión en la escena política perturbará el funcionamiento normal de las estructuras políticas tradicionales.

En definitiva, las epopeyas africanas en general y las sahelianas en particular presentan los siguientes rasgos comunes: la presencia de la serpiente o del caimán, el papel determinante de la mujer en el comentario literario, el rol del caballo como animal totem y la existencia de valores tales como la dignidad, el honor, la fidelidad y la valentía...